

R A P P O R T N° 2

=====

**LES VILLAGES DE COLONISATION DE
L'OFFICE DU NIGER**

=====

Présenté à Monsieur le Gouverneur Général

de l'A.O.F.

par

Mme SAVINEAU, Conseillère Technique de l'Enseignement

=====

le 15 décembre 1937

.....

Rapport N° 2

présenté à Monsieur le Gouverneur Général de l'A.O.F. par
Madame Savineau, Conseillère Technique de l'Enseignement.

sur

**LES VILLAGES DE COLONISATION DE
L'OFFICE DU NIGER**

=====

Conformément aux instructions qui m'ont été données, je me suis intéressée tout particulièrement aux familles transplantées dans les villages de colonisation et de vulgarisation de l'Office du Niger.

Je les ai visités dans l'ordre suivant :

CENTRE de BAGUINEDA (Sotuba)	le 28 Octobre
NIENEBALE et BAROUELI.....	le 29 Octobre
CENTRE de KOKRY (Macina).....	du 4 au 6 Novembre
CENTRE de SIGUENE.....	le 7 Novembre
CENTRE de NIONO (Sahel).....	le 8 Novembre

J'exposerai d'abord ce que j'ai vu et entendu, puis j'essaierai d'évaluer et de conclure. Il me paraît indispensable d'employer la forme du récit et parfois celle du dialogue, afin de laisser leur juste valeur aux propos sur lesquels je fonde mon jugement.

1° – GROUPE de BAGUINEDA

La fondation de ce groupe remonte à 1930. Il est considéré comme ayant atteint, du point de vue des cultures, sa forme définitive. Je suis reçue par un contrôleur de .../...

.....
- 2 -¹

colonisation qui me donne une voiture et un chauffeur seuls capables de parcourir les routes qu'une récente rupture du canal a inondées. Je suis accompagnée d'un élève de l'E.P.S.² (de Bamako) il fera fonction d'interprète. M. BOIGE me vante la prospérité de BAGUINEDA, caractérisée par de nombreuses bicyclettes.

Village de Kogni, (fondé en 1934). Il est habité par des Bambaras, qui furent déplacés de 30 kms. par ordre. Chaque concession est un vaste carré, flanqué de petites cases cubiques. Une pluie anodine (la dernière de la saison) est tombée la veille, les cours sont boueuses et ne paraissent pas devoir sécher rapidement. Dans chacune, deux ou trois charrues et herses. Point de femmes occupées aux travaux ménagers, point de Calebasses étalées.

¹ (Les notes explicatives ne firent pas partie du texte original)

La pagination indiquée ici est celle de la version originale.

² l'Ecole primaire supérieure

Les intérieurs sont nus. Un vieillard, quelques jeunes enfants, tous vêtus de loques, sont blottis les uns contre les autres dans l'un d'eux. Ils semblent, dans un abri provisoire, attendre que la vie revienne.

Le vieux regrette son village. Un adulte paraît, vêtu de loques lui aussi. Il se déclare content. Il cultive avec sa femme et deux enfants de 10 à 12 ans. Il ne sait pas combien il a récolté l'an dernier, ni combien l'Office lui a pris, lui a laissé. Ils ont mangé du riz, payé l'impôt, il leur est resté 150 Frs. Autrefois, il ne mangeait pas à sa faim, il y avait toujours des sauterelles. Maintenant, il n'y en a plus (le brave homme a dû changer d'avis depuis). Il doit tout ça au Blanc. Le sourire de cet homme est franc et son contentement paraît sincère. Il est d'ailleurs exceptionnellement vigoureux et doit fournir un très gros travail. "On travaille tant qu'on peut", dit-il. Autour de lui un groupe de vieux s'est rassemblé. Ils sont mornes, hochent la tête. Je leur demande si les fétiches sont contents. Ils ne les ont pas apportés : ils n'en ont pas .../...

.....

besoin³. Du même ton, un aveugle dirait qu'il n'a pas besoin de lunettes.

Le médecin-auxiliaire Antoine – que je rencontre quelques instants plus tard, m'explique qu'au début ces villages ont été décimés par la dysenterie. Il est mort surtout beaucoup de femmes et d'enfants. Actuellement, le problème des feuillées demeure insoluble : l'eau est très près du sol, toute infiltration contamine les puits. On songe à filtrer l'eau.

La lutte contre le paludisme est aussi très difficile : les moustiques pullulent. Certains chefs de famille ont acheté des moustiquaires, mais ils refusent d'en donner à

leur femmes et à leurs enfants. Et quand les agents leur en font le reproche, ils répondent à peu près : Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Village de Soundougouba – La colonisation y remonte à 1930, mais ce village semble en partie plus ancien. Vieux arbres, belles avenues de manguiers. C'est jour de marché. Produits vivriers offerts, marchands d'étoffes et de verroteries. Des femmes parées circulent. Ce ne sont pas, dit le chauffeur, des femmes de colons, mais des femmes de manoeuvres, de gardes, des étrangères venues de villages extérieurs à l'Office. L'une d'elles me dit que son mari est maçon, une autre qu'il est commerçant. Les vendeuses aussi viennent de l'extérieur. Les femmes des colons sont aux champs.

Dans un coin, le boucher entasse de la viande sur sa balance. C'est pour le camp. Il n'y a, en effet, aucun acheteur autour de cette boutique. Les colons ne consomment pas de viande.

- Et du poisson ?

- S'ils vont le pêcher.

Cette réponse provoque des sourires.

.....
- 4 -

Les concessions ont le même aspect vide et boueux que celles du précédent village. Le chef est seul, assis sous un arbre. Lui non plus ne sait ni ce qu'il a récolté ni ce qu'il a vendu.

³ On emploie ici la même présentation typographique que celle employée dans la version originale.

- Nous travaillons pour l'administration. Quelquefois il n'y a pas assez pour nous. Il y en a qui ont fini de manger leur récolte et n'ont plus que du manioc. Autrefois, nous cultivions des haricots, ici nous ne pouvons pas. Cependant, il ne demande pas à retourner d'où il est venu.

- Ici où là-bas, c'est égal.

Village de Gnognan (fondé en 1932) - Nous passons de petits jardins envahis par les herbes. Ce sont les jardins des femmes. Il est bien évident qu'elles n'ont aucun loisir pour les soigner.

La population de ce village est occupée à boucher une énorme brèche par où l'eau du canal coule à flot. (C'est la quatrième fois dans l'année, me dit un moniteur, que pareille rupture se produit).

Les gens de Gnognan ont du riz pour leur nourriture.

- Mais quelquefois ça manque.

Le chef m'explique le travail : A 6 heures, l'instructeur les appelle. Ils vont aux champs jusqu'à midi, et de 2 heures au coucher du soleil.

Leur récolte est beaucoup plus grande que dans leur ancien village et ils sont moins fatigués. La mort a diminué chez les enfants. Combien il a reçu d'argent, aucun ne peut le dire.

Dans ce village, quelques cases en "dur" sont en construction. Je m'abrite dans l'une d'elles pour déjeuner. Vers deux heures, une voix retentît.

- Bande de cochons ! Où sont-ils ?

Je sors et me trouve en présence de deux Européens.

.....

L'un est l'instructeur qui vient de se faire entendre, l'autre un maître-maçon italien, qui me salue à la romaine, avec emphase.

Et nous parlons de ces "cochons-là", qui gagnent jusqu'à 30.000 francs par famille.

- De combien de personnes ?

- 65.

Et qui achètent du vin, des femmes, des bicyclettes. Ces maisons sont pour eux.

– Et c'est bien trop beau.

Il faut bien en construire quelques-unes, pour que tous en veuillent, dit l'instructeur.

- Celles-ci seront données ?

- Non, non. Vendues !

Dans une Note sur les méthodes de Colonisation de l'O.N. il est dit (page 48) que 55 colons ont demandé des cases en 'dur'. Je doute que ces demeures en forme de mausolée, exigües, trop ensoleillées, suscitent la convoitise.

Village de Massakoni – Nous sommes ici dans l'un des deux villages signalés par M. BELIME (Rapport de 1935, page 35), comme formé avec des nomades dont un certain nombre reprirent leur liberté. "Sur 724 importés en 1924, dit-il, il reste aujourd'hui, dans ces deux agglomérations 517 personnes qui paraissent définitivement fixées".

Ils se disent peulhs, mais ce sont des noirs, probablement anciens sujets des peulhs, et qui ne semblent pas avoir été véritablement nomades. Ils habitent, disent-ils,

à 5 jours de marche. Ils avaient beaucoup de troupeaux, qu'une épidémie a tués, c'est pourquoi ils ont accepté de se déplacer.

Leur vie actuelle ne les enchante pas : Ils possèdent des boeufs, mais pas de vaches, et parfois ils souhaitent boire .../...

.....

- 6 -

du lait, mais ça passe. Ils mangeaient aussi beaucoup de viande et n'en ont plus que très peu. Mais ils ont de l'argent pour acheter des vêtements. Ils sont contents. (ce que leur visage⁴ exprime, c'est plutôt : nous acceptons notre sort).

Ce sont leurs femmes, qui ne sont pas contentes : avant, elles ne travaillaient pas aux champs, et c'était mieux. Maintenant, elles doivent y aller, c'est obligatoire. (Un ricanement contenu souligne ce mot du chef).

Beaucoup de ceux qui s'étaient installés dans ce village sont repartis.

Village de Farakan : même origine, même date de fondation (1934). Les vieux seuls sont là. En l'absence du chef, ils ne veulent d'abord pas parler. Ils disent enfin qu'ils ont beaucoup de travail, mais beaucoup à manger et de l'argent, une seule personne peut toucher jusqu'à 1.200 à 1.400 francs. C'est pour une famille de 20 personnes. Avec l'argent, le chef achète des vêtements, ou bien il épouse de nouvelles femmes.

Les jeunes ne sont pas contents. Beaucoup sont partis. L'an dernier, le chef lui-même est parti.

Ils ne savent pas si cette année d'autres ont l'intention de partir.

⁴ *sic*

Ces vieillards répondent de mauvaise grâce, avec un air hostile et ne disent certainement pas toute la vérité.

Village de Mofa (1934) – Sur le chemin de Mofa, je trouve trois jeunes hommes dans un champ d'arachides.

- Ont-ils une bonne récolte ?

- Juste pour la fatigue.

- Mangent-ils bien ?

- Un peu.

.....
- 7 -

- Ont-ils des bicyclettes ?

- Avant le plaisir, il faut manger. Il faut avoir beaucoup de femmes pour gagner une bicyclette.

Les jeunes gens n'ont pas de femmes. Ce sont les vieux qui en ont. De ces trois hommes, solides gaillards de 23, 26 et 30 ans environ, l'aîné seul est marié.

Village de Timéné – Timéné est un des villages dont M. BELIME dit (Rapport 1935) que grâce à la construction de quelques “bolo”, ils ont gagné en originalité. Timéné, comme tous les autres villages du centre de Baguinéda, est construit autour d'une grande place, parfaitement ronde, que coupent deux avenues perpendiculaires. Au centre de chaque arc de cercle ainsi formé s'élève un portique. L'aspect sévère, j'allais dire “autoritaire” de l'ensemble s'en trouve accru. Toutes ces places de villages, au reste, sont vides, et certainement les colons ne s'y sentent pas chez eux. Il convient

d'ajouter qu'on a fait de grands efforts pour ombrager les avenues, mais les plantations ont peu réussi ou sont encore trop jeunes.

Dans la case du Chef de Timéné, je trouve son jeune frère, (18 ans), occupé à préparer des tiges de mil, pour une natte. C'est pour son aîné qu'il travaille. Dans l'ancien village ou dans le nouveau, tout est pareil pour lui. Ils ont récolté beaucoup. Avant ils récoltaient beaucoup aussi.

Ainsi s'est achevée ma visite au centre de Baguinéda.

Il n'y a pas une seule école dans ce groupe de villages. Les infirmeries sont des huttes en banco⁵, de forme rectangulaire. Quelques fioles y sont alignées sur une table. Le médecin-chef de l'O.N. (Le Dr. MAURY), que j'ai rencontré, au centre, m'a paru surtout désireux d'éviter toute conversation sérieuse sur l'état sanitaire des colons.

.....
- 8 -

3° – GROUPE DE KOKRY -

Nous sommes ici dans un centre de création récente, les villages ont trois années au plus. Pendant la première et parfois la seconde année, les colons ont reçu des avances de vivres; la 3ème année, il ne leur est réclamé aucune redevance. Ils ne peuvent donc pas avoir une idée bien nette de la nouvelle vie qui leur est réservée.

D'autre part, il est douteux que leur témoignage soit sincère : partout, il m'a été donné en présence du personnel assemblé. Nous le comparerons plus loin, à celui que j'ai obtenu confidentiellement. La visite "officielle" des villages n'a cependant

pas manqué d'intérêt, ne fût-ce que pour avoir mis en lumière l'attitude des "colonisateurs" à l'égard des colons.

M. GRELAT, contrôleur du centre, me conduit en voiture ou à pied à travers des chemins inondés, des levées de terre crevassées. En maint endroit, les "diguettes" se sont rompues. C'est, dit-il, la faute des enfants, qui viennent la nuit faire jouer les vannes, dans le but de pêcher.

M. REYNAUD, directeur-adjoint de l'O.N., me donnera une autre explication (tout défaut est expliqué, à l'O.N. plutôt deux fois qu'une) : les colons eux-mêmes font jouer les vannes pour accaparer l'eau. Il semble surtout (nous en avons déjà eu un exemple et d'autres suivront) que les travaux n'aient pas été exécutés avec assez de soin.

.....

- 9 -

M. GRELAT emmène comme interprète, un élève de l'école de Katibougou, détaché par l'école pour apprendre le métier d'instructeur. Ce jeune homme, qui parle un excellent français, n'est donc pas son employé. Néanmoins, il le tutoie, fait pleuvoir sur lui les impératifs et exige des services du boy.

- Mets de l'eau dans le radiateur.

Le ton est de maître à esclave. Nous le retrouverons partout employé, d'européen à colon.

⁵ Un matériau de construction fait de terre mêlée de paille.

Dans l'ensemble, les villages seront à Kokry, plus riants qu'à Baguinéda. On a dû faire à Baguinéda, assez de mécontents pour comprendre qu'il fallait changer de méthode. Mais hélas, certains Bambaras préfèrent le chaume, d'autres l'argamasse⁶, ceux d'ici se déplaisent sous le chaume qu'enviaient ceux de Baguinéda.

Et puis, la terre de Kokry ne vaut rien pour faire du banco, tous les murs s'écroulent. Les colons doivent rebâtir. Leurs constructions sont heureusement beaucoup plus solides que celles de l'Office.

Village de Sangarabougou⁷ – Ce village est composé de retraités, venus il y a 3 ans, avec des troupeaux. Hommes et femmes peu enclins à cultiver, groupes restreints : 500 personnes en 74 familles. Ils ont pris des manoeuvres et s'en tirent si bien que le village a son boulanger, son boucher, son tailleur.

Tout le monde peut acheter de la viande et du poulet.

Le chef de Sangarébourgou parle français, il est du genre hâbleur et habile à présenter les bons côtés de la colonisation. Ce zèle doit lui valoir de sérieux avantages.

Voyant des hommes réparer sa case, je demande qui ils sont. "Des parents" s'empresse-t-il d'expliquer. Cela .../...

.....

est manifestement faux et j'en aurai confirmation. Ces hommes sont ou des manoeuvres de la construction ou des "prestataires" de caractère privé.

⁶ Un ciment employé pour la construction de la toiture. Il est composé de chaux et d'autres éléments, et résiste bien aux plus fortes averses tropicales.

On me présente quelques chefs de famille :

1° – Un ancien cuisinier, blessé au Togo et presque aveugle. Il a deux femmes et un jeune enfant, et cultive neuf hectares. Lui-même ne “travaille pas souvent”. Il utilise des manoeuvres, qu’il paie 500 Frs pour 10 mois et nourris, ou 45 Frs par mois et nourris. La 1ère année, il est venu en Juin et n’a rien pu semer. La 2ème année, l’Office lui a payé la moitié de la ration. La 3ème année, est en cours.

2° – Un garde de cercle retraité, vivant avec ses 4 fils, 2 femmes, 2 brus. Hommes et femmes vont aux champs. Les femmes désherbent, binent, récoltent, elles cultivent des jardins dont elles vendent les produits, du coton, qu’elles filent. Elles et les fils, en échange de leur travail, sont nourris et habillés. Aucun bénéfice encore.

3° – Deux frères associés, venus avec de l’argent. Ils emploient quelquefois des travailleurs. L’an dernier, ils les payaient 45 Frs, cette année jusqu’à 75 Frs.

Ils ont vendu leur dernière récolte pour 5.500 Frs. et n’ont pas pu rembourser les avances. Des colons du Sangaréougou, M. BELIME écrit (Rapport 1935 – page 112) “Bien que très inexpérimentés, ces agriculteurs (sic) ont obtenu des récoltes satisfaisantes”. Page 16, il parle de l’“engouement” déclenché par la réussite de Sangaréougou. Il omet de signaler que c’est là un village d’exception.

Village de Dambougou – Composé de Peulhs, de Bambara et de Marka – 475

habitants en 95 familles. Ce sont des “morceaux de familles” venus sans aucun bien:

.../...

.....

⁷ sic. L’orthographe des noms propres est parfois variable.

1° – Le Chef de ce village, originaire du Macina, a une famille de 20 personnes dont quatre hommes adultes. Il emploie des manoeuvres payés 50 Frs. Les femmes ne vont pas aux champs. A 10 ans, les enfants conduisent les boeufs devant la charrue.

Ils sont arrivés l’an dernier, au début de mars. Il a fallu débroussailler, les terres étaient très mouillées, collantes. Il a fallu dresser le bétail. M. le Contrôleur a eu pitié et leur a donné des semences. Au commencement, ils n’étaient pas bien contents, ils ne prenaient pas la charrue au sérieux. A partir de décembre, ils ont vu que c’était sérieux. Maintenant, ils sont bien contents, mais il y a trop de sauterelles. Ils pensent avoir, malgré tout, une plus belle récolte que dans leur ancien village. Ils reconnaissent aussi les bienfaits de l’irrigation. N’ont-ils pas vu qu’il a fallu, à cause de la sécheresse, irriguer même les arachides ?

Quand ils auront de l’argent, ils achèteront des boeufs et des femmes, puis des chèvres et des moutons, puis de l’or, des habits, enfin des chevaux, mais pas de bicyclettes.

2° – Dans l’enclos voisin, une femme est occupée à filer.

- Quand on a du mil, on mange bien, dit elle avec philosophie. Quand on n’en a pas, on se repose.

- Son mari lui donne-t-il des boubous ?

- Il n’a rien.

Que son sort reste précaire, cette femme continuera de l’accepter.

3° – Une famille peulh composée de 4 hommes, 5 femmes, 3 enfants. Ils sont venus volontairement en 1936, avec 10 boeufs dont 8 sont morts. Deux enfants nés l’an dernier sont morts aussi et une femme est morte en couches.

.....

Ils ont récolté un peu en 1936 et espèrent récolter beaucoup en 1937.

4° - Une famille marka, composée de deux hommes, une femme et un garçon de 9 ans.

Ils sont venus en 1935, obligatoirement.

Dans leur village, ils travaillaient beaucoup et mangeaient bien. Les femmes filaient le coton et c'est tout. Maintenant, ah ! on travaille beaucoup. On n'a pas faim, mais on n'est pas rassasié. M. GRELAT explique que le riz "bourre" moins que le mil. Le contentement de l'estomac ne semble pas lui paraître nécessaire.

Ces Markas apprécient la charrue : elle fait en un jour, sans fatigue, le travail de 10 jours.

Un de leurs frères est là, en visite. Je lui demande s'il ne veut pas devenir colon. Il répond "non", avec énergie et consent à regret à s'expliquer :

- Là-bas, il y a ma mère. Et si c'est mieux, ici, on ne sait pas encore.

Village de Bédiandougou - Nous avons vu jusqu'ici des gens venus des environs plus ou moins immédiats. Voici maintenant des gens vraiment dépaysés : 140 Miniankas originaires du cercle de San (village de Novagosso). Ils sont venus volontairement en mars 1937, afin de rompre avec un chef de canton dont ils n'acceptaient pas l'autorité.

Chez eux, ils avaient beaucoup de récoltes mais ne mangeaient pas, à cause de ce chef de canton. A leur arrivée, ils ont coupé les arbres; (les terrains sont donnés en principe, dessouchés, mais nous verrons que la machine à dessoucher casse surtout les troncs.) .../...

.....

nettoyé le terrain, puis on leur a donné des charrues et des boeufs, qu'ils ont dressés.

Mais ce dressage fut insuffisant et, delà, l'emploi de la charrue difficile.

Les femmes vont aux champs, beaucoup, les enfants, à partir de 10 ans, labourent à la charrue. En attendant la récolte, tous sont nourris, d'une manière suffisante.

Ce qui ne leur plaît pas, ce sont les cases. J'ai mieux compris ce déplaisir, quand j'ai vu, à Koutiala et à San les villages minianka : chaque famille dans sa soukala commandée par un vestibule couvert, orienté contre le vent, et la cour abritée par des murs très hauts, les greniers, les poulaillers, les logis nombreux. Une soukala minianka paraît beaucoup plus confortable, plus riche et même plus "civilisée" qu'une concession de l'O.N. aux grandes cours vides, aux murs bas. En outre, les Minianka aiment les cases cubiques recouvertes d'une argamasse et ont reçu des chaumières rondes, que déjà les termites dévorent.

Ils ont eu des permissions pour aller visiter leurs familles et les inviter à se déplacer. Ils allaient en même temps chercher un vieux fétiche. Car, dit M. DESPRES, instructeur, nous les poussons à conserver leurs coutumes, ça consolide la famille.

Village de Bamakoura – aspect délabré : 160 Bambaras venus en mars 1937, gens très primitifs. Le chef essaie vainement de compter ses enfants et dit enfin :

- C'est sur le papier du Blanc.

Ils étaient bien dans leur village. On les a forcés à venir. Ils ne regrettent pas encore. (petits sourires dubitatifs)

Village de Nara – 250 Bambaras de Ségou en 13 familles. Venus en février 1937. Les vieux ont l'air morne et toussotent .../...

.....
-14-

en guise de réponse. Les jeunes ont des regards de côté, goguenards.

On n'a pas pu dresser les boeufs, ils étaient malades. Sur 150 boeufs, 3 sont morts en 4 mois, l'Office les a remplacés. Un homme insiste; tous les boeufs sont malades sinon on travaillerait bien. Energie de cette affirmation, qui semble répondre à un reproche de paresse.

Village de Médina – 428 Bambaras en 25 familles, venus obligatoirement en 1936.

Maintenant ils sont contents, affirment les vieux.

- Aiment-ils la charrue ?
- Ce sont les jeunes qui labourent.

Le chef veut rester ici. Ce que pensent les autres ils ne le sait pas.

Village de Dar Salam – composé de Bambara, Marka, Somono.

325 personnes en 25 familles, venus en 1936. Les femmes ont de jolis boubous, que les maris leur ont achetés avant de quitter le pays. M. GRELAT essaie vainement de leur faire dire “après”.

1° – Une famille bambara – Ils sont venus de Sansanding, volontairement : c'est le grand frère qui les a forcés. Avant, ils travaillaient beaucoup et avaient beaucoup de mil, maintenant, ils travaillent et ils mangent. Ceux qui n'ont pas récolté assez ont été aidés.

Village de Ouahigouya – Ce village renferme 128 Mossis venus de Ouahigouya dont il a reçu le nom. Ici, aucun effort n’a été fait pour que le colon se sente chez lui. Pas de murs, ni même de demi-murs, les cases rondes d’un ancien camp de manoeuvres, parfaitement alignées. Le tout désespérément propre et témoignant d’une forte discipline.

.....

-15-

M. ROBERT, l’instructeur, plantait du coton au Mexique, aussi l’a-t-on choisi pour planter du riz au Niger. On estime sans doute à l’O.N. que mener des manoeuvres c’est le même métier, sous toutes les latitudes.

M. ROBERT, grand blessé de Guerre, commande de son haut, d’une voix sèche. Un interprète mossi transmet ses ordres. Cet interprète est le type parfait de l’ancien tirailleur effronté, habile à donner le change.

Ayant rassemblé quelques vieux, manifestement étrangers aux travaux et indifférents à tout, il ne daigne pas leur transmettre mes questions et y répond de lui-même : ils sont venus librement parce qu’ils manquaient de terre et avaient faim. Ils sont venus en mars dernier, ils sont contents et se portent bien. Encore un auxiliaire que l’Office doit récompenser.

Dans son zèle, cet optimisme livre pourtant quelques détails intéressants :

- Ouis, les hommes, les femmes, les enfants, tous travaillent. Ils sont prêts au coup de cloche et ne se font jamais punir.

M. ROBERT fait l’éloge de ces colons “très travailleurs et très dociles”.

Village de Nemabougou – composé de Markas et de Bambaras venus en mars.

Ils aiment la charrue et les boeufs. On sent ici une réelle fierté d'en être propriétaires. Ce que leur travail rendra, ils ne le savent pas : ils n'ont pas l'habitude de cultiver le riz. Les uns ont de bonnes terres, les autres, de mauvaises, cela vient de Dieu.

Le chef de ce village avait avec lui 6 hommes.

L'un est parti. Un 2ème est allé à la recherche du premier .../...

.....

-16-

et n'est pas revenu. Un 3ème de même. La Chasse aux sauterelles et aux oiseaux. On sait quel gros souci elles donnent à tous les indigènes. Ceux des villages de Kokry m'ont paru débordés par la difficulté de protéger des cultures beaucoup plus étendues que celles de villages normaux.

Renseignements confidentiels obtenus sur le centre de Kokry –

Voici maintenant, sur la vie des colons du centre de Kokry ce que j'ai pu apprendre confidentiellement :

Trois informateurs officieux, venus me voir à la nuit ont commencé par me dire que, même en l'absence des agents de l'Office, les colons ne m'eussent pas dit la vérité "car ils ont peur."

Voici quel serait, d'après ces informateurs, le régime du travail dans le village de l'O.N. :

On ne force pas les colons à partir ensemble aux cultures, mais aucun ne doit être trouvé au village entre le lever et le coucher du soleil. (Les femmes portent la nourriture aux champs et y restent.)

Personne ne peut circuler sans autorisation et *a fortiori* quitter le territoire de l'Office.

.....
-17-

Il est interdit de frapper un colon. Mais des punitions sont infligées à ceux qui fournissent un travail insuffisant. Elles consistent pour les nouveaux colons, auxquels une ration remboursable est distribuée en :

- 1° – privation de sel,
- 2° - privation de beurre,
- 3° - privation de poisson sec.

(la ration ne comporte jamais de viande)

- 4° – diminution ou suppression du mil et du riz.

On ne punit pas les femmes, mais on avertit le mari. Deux ou trois fois, il est “eng...”⁸, puis on le prive de ration.

On punit aussi le mari si la femme refuse de se rendre à la distribution de quinine.

⁸ *sic* (engueulé? - Ed.)

Les enfants sont punis par leurs parents, rarement, car leur complaisance est sans borne, mais ils voudraient bien qu'on leur laisse la paix.

L' "eng..." dont nous venons parler, n'est pas laissée à l'inspiration de chacun mais organisée. Il y a celle de l'instructeur et celle du contrôleur. Passible de celle-ci, l'intéressé se rend au bureau, porteur d'un papier. Il reçoit une gifle ou deux, on le menace des foudres du chef de Subdivision de Macina, et on lui inflige au besoin une journée de corvée.

La première et la seconde année le travail est très dur et les colons s'en souviennent avec amertume. Non seulement il faut préparer les terrains, dresser les boeufs, cultiver de vastes étendues d'une manière inusitée, .../...

.....

-18-

mais encore consolider les canaux (lourde charge) réparer les cases et les clôtures, la 3ème année le progrès est sensible, les colons commencent à comprendre, la confiance est venue, certains n'ont plus besoin de moniteurs (ici, il s'agit surtout des retraités de Sangarébougu).

Certaines femmes travaillent autant que les hommes, les enfants tirent les boeufs du labour. Quand on manque de grands garçons pour manier le daba¹⁰, on prend les petits et les femmes.

La circoncision et le port du pantalon marquant l'âge du travail pour les jeunes garçons, on avance partout la circoncision. Tout chef de famille qui se sent assez fort abuse de l'autorité paternelle.

Les instructions arrivent. L'ordre est transmis aux colons, il faut qu'ils l'exécutent. Aucune explication éducative ne leur est donnée.

A ce régime, les Miniankas et les Mossis sont particulièrement rebelles (M. ROBERT les dit dociles). Non par paresse, mais par indépendance. Les Mossis sont de "mauvaises bêtes" dont on s'est débarrassé.

Autre sujet de difficulté : les mauvaises terres. Quelques-uns ont reçu uniquement des terres où l'herbe repousse à peine arrachée, tout semis est étouffé, ils ne récoltent pas 20 Kgs d'un produit quelconque. De là de grandes colères, on injurie l'instructeur, il arrive qu'on frappe le moniteur. On menace de partir. Mais la direction donnera d'autres terres, comme elle remplace les boeufs morts, car à tout prix elle veut éviter les départs.

.....
- 19 -

Autre complication : la nécessité pour les boeufs de transhumer. Qui dit terres irriguées, dit moustiques et tiques. Ils pullulent dans le centre de Kokry. Pendant toute la saison sèche, il faut passer les boeufs au bain détiqueur une fois par semaine et, dès que viennent les pluies deux fois.

Bien avant que les terres à riz et à patates soient prêtes, on éloigne les boeufs, il faut labourer au daba. Et les colons les plus anciens se plaignent, de ne plus le manier avec autant de facilité.

⁹ *sic* (engueulade? - Ed.)

¹⁰ Une houe

Les moustiques, s'ils nuisent aux bêtes, nuisent aussi aux gens qui, eux, ne transhument pas. Et l'on se plaint que les villages soient placés là où jamais les occupants ne les eussent voulus dans des bas-fonds boueux où l'on contracte la fièvre.

La ration avancée dans les deux premières années est enfin jugée insuffisante. A cela, nous l'avons vu, les dirigeants répondent que le riz, à valeur nutritive égale, "bourre", moins que le mil.

Dans l'ensemble, les familles satisfaites sont les très grandes familles, celles qu'on m'a montrés de préférence. Les petites familles ont beaucoup de peine à "s'en tirer". Dans les unes comme dans les autres, femmes et enfants dépassent souvent leurs forces.

Voici maintenant ce que dit le médecin-auxiliaire :

Chez les Mossis et les Miniankas, il y a eu beaucoup de dysenterie, surtout parmi les enfants, par suite du changement de régime. On a enregistré plusieurs décès.

.....
-20-

Les affections de l'appareil digestif restent nombreuses :

Chiffres relevés sur le registre de visite :

45 cas en Mai 1937 (2 décès)

40 cas en Juin 1937

Les affections de l'appareil respiratoire sont plus nombreuses encore :

83 cas en Mai 1937 (2 décès)

76 cas en Juin 1937

Leurs cases étant infestées de moustiques, les colons préférèrent dormir dehors :
de là de graves refroidissements, qui seront plus nombreux en saison froide.

Vient enfin le paludisme :

13 accès en Mai 1937,

24 d° en Juin 1937 (dont 13 chez des enfants de moins de 2 ans).

Le paludisme était d'abord très fréquent chez les jeunes enfants et a causé
parmi eux quelques décès. Depuis que la quinzisation a été instituée, ils souffrent
moins gravement.

On constate, en outre, des cas de trachome chez les Mossis.

Enfin, des malades viennent à la visite simplement parce qu'ils sont à bout de
forces. Le médecin les reconnaît malades pour que l'instructeur les laisse en repos.

L'instructeur voit d'un mauvais oeil ses colons se diriger vers le dispensaire. Il
vient parfois y chercher les femmes qui attendent leur quinine.

L'Office et les villages environnants – M. BIANCHI, agent spécial, remplissait les
fonctions de chef de la Subdivision de .../...

.....

- 21-

Macina, et m'a reçue lors de mon passage dans ce poste.

Il signale que l'Office a drainé l'eau de plusieurs villages extérieurs : N'Golo –
Manzana, Mazamana, toute une grande région à droite de la route qui conduit à Niono
était riche autrefois et maintenant ruinée. Les troupeaux qui y séjournèrent
commencent à se diriger vers le sud.

D'autre part, l'entretien de la chaussée qui va de Markala à Macina – elle n'est guère utilisée que par le personnel de l'Office – constitue pour la subdivision de Macina une très lourde charge. Les Bozos riverains ne savent pas manier la pioche, il faut avoir recours aux villages éloignés. Quatre tonnes de riz ont été, cette année distribuées aux prestataires, ce qui suppose quelque cinq mille journées de prestations.

4° – L'UNIQUE VILLAGE IRRIGUE PAR LE CANAL DU SAHEL : NIONO

Lorsque les colons de Niono (des Bambaras) sont arrivés en Avril 1937, leur village n'avait pas encore l'eau potable. Il a fallu, en effet, creuser à 49 mètres, pour la trouver. Ils eurent donc à s'approvisionner très loin.

Lorsqu'ils virent leurs champs, ils ne furent pas contents : il y en avait trop. Mais parurent la charrue et les boeufs, tout de suite ils furent contents, et depuis, toujours contents : Ils n'ont pas beaucoup de peine, et pas .../...

.....
- 22 -

mal au dos comme avant. La ration est suffisante, et ils ont reçu des moustiquaires, quelques femmes en ont aussi, mais pas les enfants.

Dès qu'ils auront de l'argent, ils marieront les garçons.

Cette profession de foi, étrangement orthodoxe, est aussitôt suivie de louanges spontanées adressées en chœur au contrôleur de colonisation, M. BLANC.

C'est un très jeune homme, extrêmement nerveux, et qui s'exprime sur le mode impératif cher aux dirigeants de Kokry. Je commençais à soupçonner qu'il sait se faire craindre. Le soir même, ayant fait dresser mon lit dehors, j'entendis M. BLANC s'emporter avec la plus grande fureur contre un chauffeur coupable d'être allé dormir à vingt pas de sa voiture, pendant que M. BLANC passait agréablement la soirée. Il me fut conté, en outre, que la femme indigène de M. BLANC, se rendait volontiers au camp des travailleurs, pour y chercher querelle à quelque femme, dont le mari ne tardait pas à être licencié. Une femme de manoeuvre aurait récemment été blessée à coups de bracelet.

C'est là, m'a dit depuis M. REYNAUD, une histoire de femme à femme, dont un européen ne saurait être rendu responsable.

La blessée et son mari ayant porté plainte au poste administratif, auraient été éconduits.

Les indigènes interrogés ont ajouté : tous les blancs ici (ingénieurs et chefs de culture) sont "mauvais, mauvais", sauf le capitaine SCHOELCHER (un Martiniquais) qui ne fait pas de différence entre les noirs et les blancs.

.....

5° – LES CENTRES DE VULGARISATION

On appelle vulgarisation à l'O.N. un mode de culture dirigée qui n'est pas point basé sur l'irrigation. Tantôt les villages ont été déplacés, tantôt ils ont été pris en charge sur leur ancien emplacement, tantôt le contrôle ne s'exerce que sur les familles

qui en font la demande. Elles utilisent la charrue. Les cultures sont sèches et parfois conditionnellement irriguées.

Centre de Niénébalé – J'arrive à Niénébalé dans l'après-midi. Les travailleurs sont aux champs. M. BOUVIER, conducteur de colonisation me décrit leur activité. 31 familles, venues de 40 kms au plus, sont réunies en 3 villages. C'est une population très active : les hommes cultivent du petit jour à la nuit. Au moment des labours, ils travaillent la nuit, de 21 heures au lever du soleil parfois. Il est interdit de labourer après 8 h. 1/2 du matin, car les boeufs périraient.

Les femmes sont aux champs de 9 heures à 16 heures. Elles sèment, binent, elles écorcent les arachides, et cultivent en outre des oignons qu'elles vendent au chef de famille. Un colon ayant épousé une fille de Koulikoro qui refusait de travailler aux champs, toutes les femmes, au bout de trois jours, se sont jetées sur elle. Elle s'est enfuie.

Par contre, une autre fille refusait d'épouser un colon; M. BOUVIER conseilla de la faire venir trois jours. Elle fut si enchantée qu'elle accepta le mariage.

Les trois villages de Niénébalé récoltent l'arachide, le mil, du fonio¹¹, du tabac, des pommes de terre, du riz. Malheureusement, ce riz n'est irrigué que lorsque les pluies .../...

sont abondantes, aussi n'a-t-il pas réussi cette année. On vit bien, cependant.

¹¹ Version originale: *fonion*. Le fonio (*digitaria exilis*) est une céréale cultivée dans le Sahel africain depuis des siècles. Source: www.cirad.fr

La moyenne des profits est de 2.000 francs par travailleur (à l'O.N. on ne tient pas compte du travail des enfants et des femmes). La prospérité est marquée par 28 bicyclettes pour 31 familles.

Je demande si les chefs de famille n'abusent pas de leur autorité. M. BOUVIER répond qu'il a mis un frein, très aisément, aux tendances matrimoniales des vieillards.

“Si vous ne mariez pas vos fils, leur a-t-il dit, vous ne serez pas payés”.

Quant aux femmes, si elles ne recevaient pas de boubous, elles s'en iraient.

Les enfants ont tendance à vouloir l'indépendance totale. Il faut lutter en faveur de l'autorité paternelle.

L'école renferme 72 garçons de 6 à 12 ans. Aucune fille. L'instituteur indigène semble obtenir de bons résultats; presque tous ces enfants comprennent les questions que je leur pose et y répondent aisément.

M. BOUVIER me fait remarquer que là ne se borne pas leur mérite. Ils conduisent la charrue.

Non pas qu'ils marchent devant les boeufs pour les guider; ils tiennent les mancherons.

- Mais les labours se font de nuit ?

- Aussi l'école est-elle fermée en période de labours, du 15 Juin au 15 Août.

Je demande quels sont les élèves qui labourent. 23 lèvent la main, et parmi eux, des petits de huit ans. Je suggère qu'ils se vantent. Mais M. BOUVIER, très fier :

- Si, si, au-dessus de 8 ans, tous.

Ils cultivent aussi du tabac, individuellement. Ceux ci, après la circoncision, entrent dans la Société des .../...

Jeunes Gens, se louent aussi aux chefs de famille qui manquent de main-d'oeuvre. La Société se compose de 80 membres, elle fournit une journée de travail pour 100 Frs et la nourriture ce qui met le salaire à 1 Fr 25 par tête.

- Sans cette Société, dit M. BOUVIER, la colonisation ne serait pas possible.

C'est dire qu'il faut l'appoint d'une main d'œuvre à prix réduit. Il ajoute que les jeunes gens ne s'en vont plus comme autrefois, chercher du travail en saison sèche.

Je demande enfin à M. BOUVIER si les colons conservent leurs rites religieux. Aucune pression n'est exercée sur eux, me dit-il; mais il n'y a plus guère, parmi eux d'exploiteurs de la crédulité, aussi les traditions sont-elles, abandonnées, surtout par les jeunes.

Néanmoins, M. BOUVIER, se plaint qu'on garde l'habitude, à chaque naissance, de faire défiler tous les hommes de village, pour cracher sur le nombril de l'enfant.

Barouéli – Entre Niénébalé et Baroueli, j'ai rencontré des femmes bien coiffées, bien vêtues, qui portaient, dans des Calebasses, du linge fraîchement lavé. C'étaient des Marka de Nénégou, village étranger à la colonisation. Puis, la nuit étant tombée, a commencé le défilé des colons. Court vêtus : les hommes portaient la daba sur l'épaule, les femmes, et les enfants pliant sous une énorme charge d'arachide ou un fagot de bois. Beaucoup de femmes avaient un enfant sur le dos, quelques-unes étaient, de plus enceintes.

M. PICHON, contrôleur de colonisation à Barouéli, semble un peu plus ému que ses collègues par la tendance des colons aisés à employer de la main-d'oeuvre à bas prix.

.....
- 26-

Barouéli est en partie peuplé de Markas, qui sont arrivés avec du bétail. Ils avaient pris jusqu'à 100 Ha.¹² et faisaient travailler les Bambaras, une campagne entière, contre 20 ou 30 francs et la nourriture.

C'était pendant la crise, quand l'arachide du Sénégal n'allait plus. Aujourd'hui, un travailleur se paie, à Barouéli 4 Frs et la nourriture. L'Association des Jeunes Gens, (le vendredi leur appartient), exige trois francs et un repas très copieux. Les colons abandonnaient volontiers une partie de leurs terres. Il faut les pousser au travail, car ils sont paresseux.

Ayant quitté Barouéli, je me suis arrêtée au village de Nango, qui en dépend. C'est un groupement bambara. Les vieux portaient de longs boubous et exprimaient une satisfaction sincère. Leur bénéfice, m'ont-ils dit, a été l'an dernier de 1.500 Frs par famille de 5 dabas, soit 300 Frs par ménage.

Centre de Siguiné - Après sept ans, tous n'ont pas la charrue. Il s'agit donc d'une évolution lente, qui s'opère, sans déplacer les gens, et sans grandes dépenses d'installation.

¹² Hectare

M. DELEGER, instructeur, contrôle des familles réparties dans les 50 villages. Il semble savoir crier beaucoup et exiger un gros travail, mais sa turbulence est moins inhumaine que la froide autorité en usage à Kokry.

Au reste, il est en présence de gens qui sont chez eux, à qui il faut plaire, et cela seul lui impose une certaine prudence.

J'ai vu trois des villages de Siguiné. L'un en compagnie de M. DELEGER, les deux autres seule. Le chauffeur qui me conduisait depuis Bamako, m'a servi d'interprète.

.....
-27-

Ces trois visites m'ont laissé la même impression : plus de franche satisfaction ici que dans les villages de colonisation, mais toujours la tendance des uns à vivre du travail des autres.

A Siguiné, pas plus qu'à Baguinéda, on ne sait combien on a gagné l'année dernière.

- Mais c'est beaucoup.

Et des années de travail passées, il reste des chèvres, des chevaux, de l'or. Ceux qui ont des charrues prêtent sur gages¹³ de bijoux d'or aux fidèles du daba.

Si les contrôlés de Siguiné récoltent moins de produits, que ceux des villages de colonisation, ils ont moins de charges. Cette année, leur coton souffre, celui des colons est vigoureux. Mais comme les colons et malgré les sauterelles qui éprouvent les uns et les autres, "ils espèrent joindre les deux bouts".

¹³ Version originale: *gagnes*

Quant à la répartition des profits, elle va de même, plus au père qu'aux femmes et aux enfants, plus au chef qu'à l'administré. L'un verse une dot pour son frère mais ne donne pas de pagnes à ses femmes parce qu'il faudrait en donner aussi aux femmes de ses frères et que c'est em...¹⁴.

L'autre s'embrouille dans une histoire de reçus d'impôts qui n'ont pas été remis aux intéressés et tout le groupe cependant, sourit silencieusement.

D'irrigation à inondation. Comme je visitais Siguiné, un moniteur vint rendre compte à M. DELEGER de certains dégâts des eaux. J'ai demandé des explications et voici ce que j'ai appris: .../...

.....
- 28-

Le Canal qui alimente Niono s'est rompu au Km 14.

Ont été inondés, à Kolodougou :

12 Ha de coton,

12 Ha d'arachide,

4 ou 5 Ha de mil.

Afin d'évacuer les eaux, on a ouvert dans le canal deux brèches et inondé 5 villages :

Bao..... (6 Ha inondés) 2 cases détruites

Toumakoro.... (3 champs)

M'Pébala..... (toutes les cultures)

Nadani..... (20 Ha)

Bagala..... (6 Ha)

¹⁴ *sic* (emmerdant? - Ed.)

L'eau gagnait un 6ème village, il eut fallu aller à la nage pour reconnaître l'étendue des dégâts.

“De ce désastre, l'administration de l'Office est responsable : cotes fausses d'une part, cotes non relevées d'autre part. Le directeur des études et travaux donna l'ordre d'ouvrir le canal pensant que l'eau s'écoulerait par le marigot de Diakar (ce qu'elle n'a pas fait).

La brèche du Km 14 s'étant rouverte (énorme brèche que j'ai vue le lendemain) les cultures de Kologougou ont été à nouveau inondées.

Les dommages vont être couverts par une indemnité, mais l'on cherche visiblement à masquer cette affaire”.

6⁰ – EN MARGE DE LA COLONISATION –

Il s'agit cette fois, non plus des colons, mais de salariés employés aux travaux de construction ou d'étude.../...

.....
-29-

Ferme de Banankoro – Elle est dirigée par un très jeune homme, nouveau venu. Les travailleurs qu'il emploie déclarent être payés au prix normal. Mais il fait garder ses champs par des garçons de 8 à 12 ans auxquels il donne le nom singulier de “garde-oiseaux” parce qu'ils éloignent les oiseaux. Ces gamins reçoivent 15 Frs par mois, qu'ils remettent à leur père, et la ration de mil, sans viande ni poisson.

- Ça existait quand je suis venu, dit l'Européen, j'ai continué.

Il ne sait même pas que le travail des enfants est réglementé.

Ferme de Kayo – Le Directeur, M. VINCENT, se plaint de ne pas pouvoir engager les travailleurs qui viennent s’offrir à prix réduit. Il ne peut pas, dit-il les payer selon le tarif et ainsi ils perdent tout. Cela n’empêche pas les agents de l’O.N. et certains colons de prétendre que la main d’oeuvre est rare et se fait payer cher. Ne serait-ce pas, plutôt que les manoeuvres ne veulent pas travailler aux plantations ?

Markala – Les tourneurs employés par le Consortium (compagnie chargée de la construction) ont fait grève, une semaine avant mon passage. L’un d’eux, explique ainsi le mécontentement de ses collègues et le sien:

“On nous fait faire 11 heures 1/2 de travail : de 7 à 12 et de 12 1/2 à 19. Pour un retard de 10 ou 15 minutes, on nous retient deux ou trois heures. Nous avons tous fait grève – 32 tourneurs, pendant 5 jours. L’administrateur .../...

.....
- 30-

de Ségou est venu. Il nous a dit de reprendre le travail, qu’il arrangerait l’affaire avec la direction. Depuis 8 jours, nous sommes rentrés et nous n’entendons plus parler de médiation.”

Le commissaire de police de Markala, M. DEBOUTEILLER esquive mes questions à ce sujet. “Une grève stupide, dit-il à propos de retenues pour des retards. Les indigènes ne savent pas faire leur compte, vous comprenez. Mais le Commandant de cercle est venu et il a arrangé ça.”

M. REYNAUD, Directeur-adjoint de l'Office, que j'ai questionné également, a exhibé le texte des contrats de travail, où il est donné à l'employeur un droit de mise à pied. "C'est ce droit, dit-il, qui a été exercé".

Je n'ai pas pu interroger le Commandant de cercle, à mon retour, il était absent de Ségou.

D'autres témoignages recueillis à Markala semblent confirmer qu'on y abuse des employés, des manoeuvres et des appelés de la 2ème portion du contingent. Un chauffeur qui m'a accompagnée à Kokry et à Niono déclare :

"Nous n'avons pas de repos hebdomadaire. Nous sommes payés 6 jours par semaine et nous travaillons 7 jours. Service de jour et de nuit, et pas d'heures supplémentaires. Défense de quitter la voiture. On achète un morceau de pain et on le grignote sur le siège. Pas d'indemnité de route au cours des déplacements, pas d'avance en argent ni de provisions.

Si je rapproche ce témoignage des fureurs de M. BLANC à propos d'un chauffeur coupable de l'avoir attendu en dormant il me paraît bien que les chauffeurs ont à l'O.N. et dans ses dépendances, des raisons de se plaindre.

Certains travaux de remorque sont, au dire d'européens subalternes, assurés par deux équipes indigènes qui se relaient de 12 en 12 heures. On ne leur applique à aucun .../...

.....

moment le tarif des heures supplémentaires. Les travaux durent trois mois, après lesquels 15 journées de repos payés, sont accordées. C'est-à-dire que pour 234 heures

supplémentaires valant chacune 1/5 de journée ou 9/5 d'heure (travail par contrat) et pour 144 heures prises sur le repos hebdomadaire et valant 18/5 d'heure, soit au total : 421 + 518 + 939 heures, on leur enlève 12 journées de travail effectif, = 98 heures.

Mais, disent les européens subalternes, "le reste de l'année ils ne font que bricoler".

De même à propos des manoeuvres, le sous-officier chargé de me les présenter dit : ils font des heures supplémentaires, mais on les leur rend.

Voici maintenant, sur les accidents du travail quelques renseignements puisés dans les registres du dispensaire. Ces registres m'ont été soumis par le médecin-lieutenant FOSTER.

En 1936 –

Manoeuvres :	82 accidents non mortels,
Manoeuvres :	19 accidents mortels,
2ème portion du contingent (1000 environ) :	27 accidents non mortels, 1 réformé.

Les accidents les plus fréquents, sont des noyades, des asphyxies par éboulement. Cela vient, dit le C1.FEVEZ, le directeur de la main-d'oeuvre, de ce qu'on met chaque jour n'importe quel homme à n'importe quel travail. D'où sa maladresse. On ne procède non plus à aucun entraînement progressif. Le Dr. FOSTER ajoute que les plaies aux pieds sont nombreuses, parce que travaillant trop près les uns des autres, les hommes se blessent mutuellement.

J'ai vu en outre à l'infirmerie un groupe lamentable : sur un contingent de travailleurs récemment venus de Ouahigouya et transportés par les soins de l'O.N., 116 étaient arrivés gravement malades : grippe, fièvre, dysenterie, tuberculose, un de ces hommes est mort. Il restait 8 malades qui ne paraissaient pas en voie de guérison.

Les indemnités versées aux familles, (je n'ai pas pu en trouver une liste complète) sont presque toutes de 300 Frs. C'est-à-dire l'indemnité pour mort naturelle, sans responsabilité de l'employeur.

Le travail est très dur, les appelés préfèrent au dire du médecin, donner sept ans de service militaire que 2 ans de travail manuel. On doit les tirer au sort. Ce sont d'avance des mécontents. De là des difficultés entre eux et leurs chefs d'équipes.

J'ai eu l'occasion, au campement, d'entendre une conversation entre un chef mécanicien et un comptable qu'on envoie, dans les moments de presse, surveiller les travaux. Ils se plaignaient que les noirs ne fussent plus "des animaux" comme autrefois, et faciles à conduire. Pour s'en faire obéir, il faut être "costaud". Mais prudent aussi : ne frapper que portes closes.

Ils déploraient que la création d'un service de la Main d'Oeuvre enhardît les "rouspéteurs". Des manifestations auraient eu lieu, en masse, devant le Commissariat de Police. Des batailles éclateraient aussi entre "contingentés" et "volontaires". Elles furent jusqu'ici rapidement réprimées, mais il faut de l'énergie. Un jour, si ça continue, conclurent les deux bavards, il y aura du vilain.

.....

Passant à la critique des dirigeants, le comptable, "qui voit ça de près, puisqu'il est chargé des vérifications" parla d'entente entre ceux qui représentent les

compagnies et ceux qui les contrôlent: “Drôle de contrôle”, dit-il. Par exemple : 1.000 tonnes de ciment ayant été livrées hors d’usage par les Messageries Africaines, le Consortium les accepta sous l’oeil bienveillant du Contrôle. Ce rôle équivoque de M. LEGORGEUX, directeur du Contrôle, m’a été également signalé par le C1. FEVEZ : Une machine étant devenue inutilisable, pour avoir été abandonnée sans soins pendant un an, on accorde 150.000 Frs pour la réparer. On prend même ouvertement une attitude de défense des intérêts des compagnies. Le Gouverneur du Soudan ayant demandé une surprime pour les travaux exécutés entre 24 h. et 4 heures, M. LEGORGEUX a proposé :

Pour les volontaires : 40 c. de l’heure.

Pour les “contingents”, au pro rata du prêt, considéré comme solde : 10 c de l’heure.

Le C1. FEVEZ ajoute qu’il se trouve en présence d’un mauvais vouloir systématique : au moment des distributions de vêtements, les fournitures manquent. Qu’elles arrivent ensuite, on les met en réserve, c’est une distribution gagnée.

En avril dernier, la viande a manqué, on a crié très fort, au cas de force majeure, sans rien faire pour y parer. A chaque observation, on tarde à répondre ou on répond à côté. M. LEGORGEUX est en effet un homme souriant qui regarde le sol à sa droite ou à sa gauche quand il vous parle.

Le C1. FEVEZ est indigné en sa qualité d’honnête homme. Il est malheureusement aussi très ennuyé en sa qualité d’homme du monde, en relations de bon voisinage avec .../...

.....

tous les chefs de service de Markala. Il se dit impuissant à exercer une protection efficace, faute de personnel. Sur 13 sous-officiers prévus, (2 pour 3 camps), on ne lui en donne que 8.

7^o – LES CONCLUSIONS DE L'ENQUETE

Les observations qui précèdent ont été recueillies en 12 jours. Travail intense et attentif, mais duquel ne saurait résulter malgré tout, qu'une étude fort incomplète. Elle pose plus de problèmes qu'elle n'en résoud¹⁵. Il est cependant permis d'en tirer un certain nombre de conclusions.

Le Noir et les Méthodes européennes de culture

Tout d'abord il semble bien – et les directeurs des écoles rurales, les présidents de certaines sociétés de Prévoyance sont de cet avis – que les noirs parviennent, plus rapidement qu'on ne l'espérait, à comprendre nos méthodes de culture, à les apprécier, à les appliquer presque librement.

Ils n'y étaient d'ailleurs pas aussi étrangers qu'on veut bien le dire. Certains d'entre eux connaissent l'assolement, la fumure, l'irrigation même, comme un prochain rapport, consacré à l'exploitation de Diré le montrera.

Le Noir et les Méthodes de l'O.N. – Mais les méthodes pratiquées à l'O.N. sont-elles les plus convenables ? Les plus profitables au noir ?

Avant d'en décider, il faudrait envisager l'O.N. de deux manières : 1^o d'un large point de vue social, économique et financier; 2^o du point de vue individuel.

Il ne m'appartenait point d'entreprendre la première de ces études. Je montrerai seulement que les travaux fournis à cet égard par l'O.N. sont à réviser. Je me suis attachée à la seconde, que l'O.N. évite obstinément d'aborder, sinon de biais, et de manière à déguiser ou cacher la vérité.

Comparaison entre colonisation et vulgarisation. Tout d'abord nous sommes en présence de deux méthodes : colonisation, c'est-à-dire fondation de villages sur des terres irriguées; vulgarisation, c'est-à-dire culture sèche ou irrigation partielle, avec emploi de la charrue, et sans déplacement de population.

La première méthode est pratiquée à Baguinéda, depuis 1930. Ce centre est considéré comme ayant atteint sa forme définitive. Les rendements qu'on y accuse (nous discuterons plus loin au sujet du nombre de travailleurs qui les ont obtenus) varient de 3.000 Frs pour une famille de 10 personnes à 6 ou 700 francs, voire à 150 Frs pour 4 personnes.

A Niénébalé (demi-irrigation) on annonce 2.000 Frs par travailleur, et l'on compte 2 travailleurs par famille de 10 personnes. Le rendement serait donc de 4.000 Frs pour une telle famille et supérieur au maximum obtenu à Baguinéda.

A Barouéli (culture sèche) 1.500 Frs pour 5 travailleurs font 600 Frs pour 10 personnes. C'est sensiblement la moyenne de Baguinéda. La colonisation ne semble pas laisser au cultivateur beaucoup plus que la vulgarisation.

Or, la culture irriguée suppose d'énormes dépenses pour la colonie, une grosse charge d'entretien des canaux pour les colons, un grave problème politique de déplacement des villages, un grave problème économique d'écoulement des .../...

.....
- 36-

produits.

La méthode avouée et la méthode réelle – J'ai montré d'autre part, que les méthodes employées à l'O.N. ne sont ni éducatives ni libérales comme elles devraient l'être, comme elles sont prétendues être.

Le prix du travail – Le travail familial.

Le travail familial dont on fait grand état à l'O.N. en l'opposant au travail salarié, son procès est fait depuis longtemps, avec celui du travail à domicile, par le Bureau International du Travail. Ce système consiste à faire exploiter femmes et enfants par le chef de famille, sans que les lois protectrices du travailleur salarié puissent être invoquées. Dans une Note sur les Méthodes de Colonisation de l'O.N., il est parlé en effet (page 3) de la "petite propriété rurale" et de la "main-d'oeuvre prolifique" qui permet seule les "hauts rendements". On essaie de nous faire croire que la joie d'être propriétaire accomplit seule ce miracle de stimuler le travailleur. La collaboration de la femme et de l'enfant, on la qualifie de "petits travaux" l'homme seul "cultivant", c'est-à-dire usant de la houe de la charrue (ce qui d'ailleurs est souvent faux).

En réalité, des heures de travail sont fournies par les hommes, les femmes et les enfants. Que toutes n'aient pas la même valeur, soit, mais dans le calcul des profits, il faut tenir compte de toutes. C'est ce que l'O.N. ne fait pas.

On considère à l'O.N. qu'une famille de 10 personnes comprend 2 travailleurs. On les appelle, pour plus de précision, des dabas (houes indigènes). Page 35 de son Rapport 1935 M. BELIME écrit : "une famille de 12 Personnes, dont 3 travailleurs".

.....
-37-

Voyons maintenant comment, à la page 81, M. BELIME décompose la famille à Baguinéda :

Hommes valides de 15 à 65 ans..... 1146
Femmes " " "1412
Enfants de 8 à 15 ans..... 926

Les renseignements recueillis sur place nous permettent d'affirmer que ces trois catégories de personnes travaillent et qu'au-dessus de 15 ans, sinon de 13 ou 14, un garçon est qualifié "daba".

Admettons – hypothèse modeste – que les femmes et les enfants au-dessous de 15 ans équivalent à des 1/2 dabas, ce sont 2.338 personnes valant 1169 dabas. Et non plus 2 dabas par famille, mais plus de 4.

Reprenons maintenant bénéfices annoncés. Chaque travailleur a gagné dans l'année :

A Baguinéda..... 750 Frs au maximum.
A Niénébalé..... 1000 --

A Barouéli..... 150 --

pour un nombre d'heures vraisemblablement voisin de 3.000 – 0 Fr 33 de l'heure à Niénébalé (soit 2 Fr 97 pour une journée de 9 heures), 0 Frs 25 à Baguinéda (2 Fr par jour) et 0 Fr 05 à Barouéli (0 Fr 45 par jour). Ces chiffres étant officiels et les recettes accusées par les colons souvent moindres.

On s'empresse, à l'O.N. de souligner que l'agriculteur a été nourri. Le manoeuvre à 2 Fr ou 2 Fr 50 est nourri, lui aussi. On fait valoir alors qu'à l'Office les inactifs sont nourris. Mais la ration du manoeuvre comporte de la viande ou du poisson, un corps gras des condiments. L'agriculteur a réservé la céréale seule, (c'est-à-dire 40 ou 50 centimes par jour), à laquelle il doit ajouter viande et condiments, pour 1 Fr au moins, ce qui est bien peu, la viande seule valant 4 Fr le kg. C'est dire que le colon est plus .../...

.....
- 38-

pauvre qu'un manoeuvre, car même avec son "bénéfice", il ne peut pas toujours compléter sa nourriture. On objecte alors que chez eux, les colons ne mangeaient pas de viande. Mais ils fournissaient un travail beaucoup moins soutenu. Et pourquoi les avoir déplacés si leur régime ne s'améliore pas ?

Mais ces calculs sont de pure théorie, car le travailleur ne perçoit pas individuellement le produit de son travail.

"On ne peut songer, est-il dit dans la Note sur la Colonisation (page 43) à répartir entre les travailleurs d'une même famille les bénéfices qui, actuellement, vont à son chef... Ce serait aller contre la coutume indigène et détruire l'autorité du chef de famille, que nous avons intérêt à maintenir sinon même à renforcer.

Certes, remettre à l'individu la somme dérisoire qu'il a gagnée, ce serait le faire fuir. Remettre au chef le produit du travail de tous les membres de la famille, c'est réjouir le chef et même la femme, le fils bien appris. Ils reçoivent un cadeau et sont peut-être contents. Bénie soit la coutume !

La Coutume – Par ce mot de coutume, ne nous laissons pas leurrer : autre chose est de respecter la coutume au village ou dans un système d'économie dirigé par des Européens et dont ils profitent. Il est scandaleux qu'une entreprise européenne s'équilibre aux dépens des faibles, même si la coutume y souscrit. C'est la pratique indirecte de l'esclavage.

Autre chose est aussi la coutume telle qu'on l'applique au village et telle qu'on l'exploite à l'Office. Au village certes, le chef de famille recueille les produits du travail de tous (du moins chez les Bambaras et les Miniankas. Chez les Mossis, la famille n'est pas du type .../...

.....

- 39-

étendu, mais du type restreint). Mais le chef a le devoir de bien nourrir, de bien vêtir chacun, de constituer des réserves, de marier les jeunes gens. Il ne se dérobe à aucun de ses devoirs il ne dilapide pas le bien de la Communauté, qu'il sait ne pas être sien. L'oublierait-il que ses frères, neveux, cousins assemblés en conseil, le lui rappelleraient, soutenus par les autres chefs de famille, et au besoin par un chef supérieur gouvernant plusieurs villages.

La Société des Jeunes Gens protesterait, au nom des ses membres lésés. Et les beaux-parents, s'agissant d'une femme. Car, au village, si la femme travaille souvent

beaucoup, elle a son logis personnel, aussi confortable que celui de son mari. Si la moustiquaire était un meuble indigène, les femmes auraient la leur.

Le chef de famille que l'O.N. investit n'était probablement pas destiné à exercer le pouvoir. C'est un parvenu, grisé par l'appât du gain, et dégagé de tout l'appareil familial qui l'eût contrôlé, un vieux roublard qui soutenu par l'Office, joue de la coutume à son profit personnel et se retourne au besoin contre l'Office. On peut dire qu'à l'O.N., la coutume a bon dos et qu'aucun européen ne la connaît assez pour l'invoquer sagement, souhaitât-il le faire.

Cette autorité paternelle "renforcée", on songe, il est vrai à lui faire contre-poids. Il est question, dans la Note sur la Colonisation (page 43) de donner aux jeunes gens du matériel collectif et des terrains, pour qu'ils gagnent eux-mêmes leur dot. La coutume leur accorde m'a-t-on dit à Barouéli, un jour par semaine pendant lequel ils gagnent 3 francs. Au bout de l'année chacun économisera 156 Frs. Pour réunir une dot et la somme nécessaire aux cadeaux, aux frais de noce, ils mettront quelque dix ans.

.....

Les conditions de travail – Si maintenant nous examinons les conditions du travail, nous constatons qu'elles ne sont pas celles que l'O.N. annonce :

Les colons, nous dit-il, sont venus librement se placer sous la surveillance des agents de l'Office, qui les laissent travailler librement, se contentant de les conseiller et de les diriger. Ils sont chez eux, ils travaillent pour eux. Ils sont libres de partir.

En réalité, presque tous ont été amenés de force. Ils doivent, à certaines heures, être au travail et fournir une certaine quantité de produits, ou subir des sanctions d'un caractère brutal. Ils n'ont pas le droit de circuler, de s'absenter.

Ils peuvent partir, mais en abandonnant sans indemnité le terrain qu'ils ont défriché, travaillé, amélioré. (C'est au bout de 10 ans seulement qu'ils ont droit au titre de propriété).

Je citerai ici un cas qui m'a été exposé à Bamako. Il montre incidemment, que l'O.N. n'a pas hésité à livrer de grandes concessions à des gens qui ne devaient pas cultiver eux-mêmes mais faire cultiver. Je dois ces renseignements à M. LEROUX, instituteur métis, secrétaire de l'Inspecteur de l'Enseignement du Soudan.

A M. LEROUX et à 12 autres fonctionnaires, l'O.N. a concédé à Baguinéda, 18 à 20 hectares, livrables à Bamako. M. LEROUX a en outre, acheté 75 arbres fruitiers à 15 Frs. Il a transporté le tout (30 Kms). Son mulet est mort de fatigue. Ensuite, il a fait construire un petit bâtiment que l'Office lui loue de temps en temps 75 Frs par mois, et exécuter lui-même les travaux d'irrigation nécessaires à sa plantation. Puis il a acheté 2 charrues à 800 Frs., .../...

.....

- 41 -

2 taureaux à 475 et 450 Frs, des moutons, de la volaille. Au total, une dépense de 86.000 Frs. Pour cultiver, M. LEROUX emploie des travailleurs qu'il paie de 37,50 à 55 Frs par mois, nourris et logés. Cette main-d'oeuvre lui coûte 5.400 Frs par an. L'irrigation est d'ailleurs insuffisante, cette année, tous ont fait arracher le riz parce que l'eau n'est pas venue, l'O.N. avait négligé de mettre le canal à sec pour le nettoyer.

Les recettes de M. LEROUX ne dépassent pas 6.000 Frs par an.

En outre, de son terrain aménagé, M. LEROUX n'est même pas propriétaire, pas plus que ne le sont ses 12 camarades. Récemment, l'un d'eux Mamadou

COULIBALY, facteur au D.N.¹⁶ et sous-chef de la gare de Bamako est mort, l'O.N. a offert au père du défunt de continuer les cultures. Ne le pouvant pas, le père a demandé à céder ses droits. On le lui a refusé et l'on a obtenu de lui une lettre de désistement. Puis le terrain a été passé (dans quelles conditions!) à un autre occupant. La famille a protesté, l'occupant a été évacué. La broussaille maintenant envahit le terrain et les voisins se sont partagés les arbres. Mamadou COULIBALY était père de 4 enfants.

Les constructions et canalisations – Nous avons vu que les villages irrigués sont insalubres, que les cases fournies par l'Office s'effondrent, que les murs n'ont pas la hauteur annoncée. Le défrichage des terrains est également plus apparent que réel. La machine que j'ai vue fonctionner, cassait les arbres et ne les arrachait pas. Le dessouchement m'a dit M. PECAS, ingénieur, n'en serait que plus pénible.

.....
-42-

Nous avons vu que les canalisations, les digues, se rompent un peu partout. M. REYNAUD prétend qu'il en est toujours ainsi dans les débuts. De même, dit-il, de grands trous s'ouvriront dans les chaussées, jusqu'à ce que la terre soit tassée. C'est là un problème technique dont je ne suis pas juge. Mais j'ai vu la chaussée qui va de Markala à Macina. On la répare en son centre, les prestataires ont là un gros travail. Mais ils ne touchent pas aux bords ce qui vraisemblablement dépasserait de beaucoup l'effort qu'on peut exiger d'eux. Cette chaussée reste donc de chaque côté, profondément ravinée. Il est bien évident qu'elle perd chaque année de la largeur qui

¹⁶ Le 'Dakar-Niger': le chemin de fer construit entre Dakar au Sénégal et Koulikoro au Soudan français

semble, en certains points avoir diminué de moitié. Un jour viendra où les machines devront être employées à sa réfection.

Des chaussées plus étroites, dont l'entretien incombe aux colons sont plus mal entretenues encore. Actuellement, on prête les manoeuvres pour leur réparation. Mais quand les manoeuvres auront quitté les secteurs les plus anciens ? On envisage, en outre, tant le déplacement des groupes sociaux crée de complications, d'ouvrir, pour la transhumance des boeufs, des routes interdites aux Maures et à leurs troupeaux souvent contaminés. Ces routes seraient pourvues de gîtes d'étapes et de puits. A qui incomberait l'entretien de tout cela ?

Le personnel – Contrôleurs et instructeurs, nous l'avons vu, parlent aux colons sur un ton de commandement qui serait choquant, par sa sécheresse, s'il s'agissait de salariés et qui l'est bien davantage puisqu'il s'agit de gens dont on répète bien haut qu'ils ne sont pas des salariés.

J'ai fait part à M. REYNAUD de mon indignation. Il a convenu qu'un tel procédé était inadmissible. Mais comment n'en avait-il jamais remarqué l'emploi. Il m'a .../...

demandé des noms. J'ai désigné M. BLANC et M. ROBERT. Il m'a suppliée de ne pas les nommer dans mon rapport – c'étaient là deux de ses meilleurs agents – les productifs probablement – et j'allais leur faire perdre leur situation. Il promettait de les "savonner d'importance".

J'ai promis, non de me taire, mais de tenir compte, dans mon rapport, de la prière de M. REYNAUD. Ce qui est fait. Je me réservais de réfléchir et l'ai fait longuement. Je crois que peu importe que deux individus malfaisants perdent une place si deux autres individus, moins malfaisants doivent en gagner une.

Il serait cependant injuste que M. ROBERT et M. BLANC fussent spécialement frappés. Car l'instructeur de Baguinéda, dont je n'ai pas retenu le nom, et qui animait son monde en criant : "Bande de cochons" méritait, lui aussi, d'être signalé. Il était moins nouveau dans ma mémoire et je l'ai, sur l'instant oublié. En outre, j'aurais pu être témoin d'autres scènes, où d'autres agents eussent joué un rôle analogue. Presque tous m'en ont paru capables. M. VINCENT qui se vante d'avoir été surnommé "La Tornade" a beau dire qu'il est maintenant "celui qui a beaucoup changé". Tous, ou presque tous, à l'O.N. malmènent les indigènes.

C'est le ton de la maison – Et ceci est fort explicable. On confie à des gens sans expérience et parfois sans éducation, une tâche très lourde, très délicate, peut-être surhumaine. Et ce qu'on exige d'eux, avant tout, ce pour quoi on les apprécie, - et sans quoi, ils perdront leur place, - c'est le rendement. Presque tous, en outre, sont trop jeunes. Ainsi doivent-ils coûter moins cher. A Niono, notamment, il y a deux Européens : M. BLANC, contrôleur et M. PACAUD ingénieur. Tous deux paraissent être des gamins, à qui manque la force physique aussi bien que l'expérience. Ils sont nerveux au .../...

.....

point de balbutier, faute de pouvoir parler assez vite.

Ce personnel, il est bien entendu que son rôle est uniquement agricole. En réalité, ce rôle devrait être éducatif et ne l'est nullement. Il est en revanche, et quoi qu'on s'en défende, administratif. M. PICHON, nous l'avons vu, avoue avoir fait pilonner les cauris sur un marché, dans le but louable d'empêcher la spéculation. Il ne sait même pas qu'une telle mesure est illégale. Il avoue aussi qu'on lui soumet des palabres, sans doute les règle-t-il avec la même fantaisie et ses collègues de même.

Il est clair aussi qu'on entrave, à l'O.N. l'action de la justice. Au village de Médina, (centre de Kokry) un homme est venu, devant moi, se plaindre : son frère avait été sérieusement blessé par un voisin. Il lui fut répondu que son frère n'avait que ce qu'il méritait, ayant été surpris chez une femme, par le mari. On ne l'orienta pas vers l'autorité administrative, et peut-être se crut-il, par elle éconduit. Il se peut aussi, qu'on l'ait empêché de se rendre à Macina. M. BIANCHI, que j'ai vu dans ce poste, m'a dit que cela arrive fréquemment : un homme qui s'en va porter plainte abandonne le travail, puis des témoins sont convoqués et délaissent eux aussi, les cultures. Cela déplaît à ces mêmes agents qui relancent au dispensaire les femmes en attente de leur quinine. Et M. REYNAUD souhaite obtenir, pour son personnel, des pouvoirs de gardes-champêtres ! Il n'est pas assez respectueux de la justice pour les mériter.

La gestion – J'ai vainement cherché à savoir comment la gestion de l'O.N. est contrôlée. Les colons ne savent pas ce qu'ils ont récolté, ils ne savent pas ce qu'on leur doit. Il m'a été dit que loin de leur nuire, on les favorise, car il faut qu'ils soient contents, il faut que les statistiques .../...

.....

parlent en faveur de l'Office. Mais s'il est vrai, comme il le dit, que plusieurs membres importants de la direction sont payés, par un jeu d'écritures sur les crédits des centres, qui souffre de cette supercherie ? Les colons ou le budget général? Ce qui est certain, c'est que l'Office fait, à cet égard, ce qui lui plait. A la page 45 de la Note déjà citée, il est question de deux systèmes de répartition du produit des récoltes, le premier plus juste, mais plus ennuyeux pour l'Office que le second. On s'en tient au second, non sans faire valoir qu'il permet aux colons "de garder le secret de leur richesse". Nous ajouterons : et à l'Office d'ignorer leur pauvreté.

De même, l'Office (p. 35) exerce lui-même le contrôle sanitaire et vétérinaire.

L'Esprit de la Colonisation – L'O.N. est dirigé par des polytechniciens nouveaux, venus en Afrique, mais qui n'en ont pas moins, sur sa population, des clartés surprenantes. Dans la Note sur la Colonisation (p. 4) on lit que pour le noir, l'amour de la terre "n'est pas comme chez nous l'attachement à tel lopin de terre". Et l'on conclut (p. 105) "on évitera de dépayser les immigrants en leur affectant, par race, des cantons entiers." Or, si le noir n'est pas attaché à son lopin, il l'est au site dont ce lopin fait partie. Mais toute vérité à l'O.N. est malléable au service de la "colonisation".

Si nous essayons maintenant de discerner dans quel esprit l'O.N. est dirigé, nous verrons qu'il y en a pour tous les goûts. Page 49 de la Note - "Le Noir et 'incapable' encore longtemps de concevoir que la solidarité peut s'étendre plus loin que l'horizon familial (?)". Page 50 – On veut "sauver ce que reste du vieil et admirable esprit communautaire soudanais".

Page 106 – On veut, pour la création de nouveaux villages, “obliger les nouveaux courants à se créer d’eux-mêmes”.

Mais voici que est plus clair :

Page 23 - il s’agit de “façonner une paysannerie indigène avec les défauts mais aussi les incomparables vertus de la paysannerie française”.

Page 27- on redoute la propriété indivise des charrettes (sic), préférant un propriétaire qui loue aux autres, ou encore une charrette pour chacun “même si les possibilités qu’elle donne excèdent largement les besoins de son propriétaire”.

En résumé, le but est à la fois, anti-individuel et anti-coopératif. On tend, à l’O.N., nous ne craignons pas de le répéter, à instituer l’esclavage de presque tous au profit de quelques-uns. Le mot communisme, quoi qu’on puisse penser d’un régime, est ici absolument déplacé. J’ai visité en Asie Centrale soviétique¹⁷, l’ancien Turkestan des tsars, des Kolkhozes formés avec des assujettis, très proches des soudanais par les moeurs, la religion, les travaux. Les moyens de production étaient mis en commun et la culture organisée par équipes; mais l’adhésion était individuelle et l’adhérent homme ou femme, pouvait se retirer, à volonté, avec sa terre. Cet adhérent ne devait pas avoir moins de 17 ans. Au-dessous de cet âge, tous les enfants étaient à l’école. J’ajoute que ce système, plus libéral que celui de l’O.N. est basé sur des travaux d’irrigation, au moins aussi considérables, les fermes étant équipées d’un matériel perfectionné, est parfaitement viable : le travailleur, bien nourri (il cultive un jardin individuel et reçoit des vivres abondants) orne sa maison de tapis de prix et porte, les jours de repos, des vêtements de soie brodée. Soins, distractions, instruction sont largement mis à sa disposition.

Si j'ai cité cet exemple, c'est qu'il me paraît important de le comparer à celui de l'O.N. Des entreprises .../...

.....
-47-

d'une telle envergure ont intérêt à se connaître, à s'inspirer l'une de l'autre, même partiellement, la critique utile de chacune est incluse dans l'autre.

L'O.N. et la Loi – Quand les colons de l'O.N. se jugeraient heureux, nous avons le droit d'être, à cet égard, plus difficiles qu'eux mêmes et de rechercher si le régime auquel ils sont soumis est légal.

Il ne saurait être question, nous l'avons dit, d'invoquer en leur faveur, ni les lois qui protègent le salarié, ni celles qui protègent la femme et l'enfant. Mais une loi nouvelle entrera bientôt en vigueur, avec laquelle l'O.N. sera en flagrante contradiction : celle qui interdit le travail forcé.

Aux termes de la Convention adoptée par le Congrès International du Travail, les 10 et 28 Juin 1930, et rendue applicable à l'A.O.F. par décret du 12 Août 1937, le travail forcé est ainsi défini : Tout travail exigé d'un individu sous la menace d'une peine quelconque ou pour lequel l'individu ne s'est pas offert de plein gré. A l'O.N., non seulement le travail répond, initialement, à cette définition, mais on peut dire qu'il continue d'y répondre chaque jour. L'article 9, qui admet le travail forcé lorsqu'il présente un intérêt direct pour la collectivité ne saurait être invoqué. Il ne s'agit ici, en plus d'intérêts européens évidents, que d'un prétendu intérêt des colons, et recherchés au besoin aux dépens de leurs voisins.

¹⁷ Version originale: 'sociétiqué'

D'ailleurs, admettrait-on le principe d'intérêt collectif, que les articles suivants condamneraient encore l'O.N. Je les résume brièvement.: .../..

.....
-48-

ART. 10 – Le travail forcé ne doit pas éloigner le travailleur de sa résidence.

ART. 11 – Il ne peut être appliqué qu'aux adultes valides, du sexe masculin, âgés de 18 à 45 ans.

ART. 12 – Il ne peut excéder 60 jours dans une période de 12 mois.

ART. 16 – Il ne doit pas donner lieu à un transfert entraînant un changement de régime et dans un climat nuisible à la santé.

L'O.N. est nettement condamnable.

CONCLUSION

L'O.N. qui se donne pour une oeuvre sociale est en réalité une exploitation. De vastes intérêts auprès desquels celui des colons semble bien léger, y sont en jeu.

Les dirigeants, loin de le nier, assurent qu'il y a là une garantie : ne sont-ils pas conduits, par exemple, à relever l'indice démographique ? De là des ménagements, un contrôle médical, etc.... Mais cette sollicitude ne dépasse pas celle que l'éleveur accorde à son cheptel, dans les limites où le rendement doit en bénéficier. On fait vivre les gens dans la boue et on leur distribue de la quinine. D'un bien être réel, de conditions de vie plus confortables, d'un progrès intellectuel, on ne voit pas que l'O.N. s'en soucie. Après 10 ans, Baguinéda n'a pas d'école. Ce ne sont pas .../...

quelques bicyclettes qui peuvent s'appeler "civilisation".

Cependant, objecte encore l'O.N. les colons sont enviés par la population environnante : les demandes de concessions affluent. Je n'ai vu que des voisins soucieux de rester libres. M. SAINTARD, Directeur de la Ferme Expérimentale de Sotuba, affirme qu'autour de lui les Bambaras sont réfractaires. On a parlé devant moi de l'irréparable "manque d'entrain" des colons, qui n'ont pas été préparés, et de son effet néfaste sur le recrutement.

Si l'empressement était réel, l'O.N. aurait-il besoin d'organiser, à titre de propagande, des visites de commandants de cercles ?

Il convient d'ailleurs d'ajouter que si les dirigeants de l'O.N. masquent leur politique et tout ce qui pourrait en trahir l'échec, ils sont peut-être convaincus de bien mériter de l'indigène. Ils savent du moins imposer cette conviction à nombre de leurs agents. Enfin, à Ségou, beaucoup d'Européens, même amis de la liberté, lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes, admirent ces colonisateurs qui malmènent les noirs "pour leur bien", envient les "civilisateurs" qui ont le droit de traiter lestement ceux qu'ils "civilisent".

Le véritable esprit de fraternité tutélaire a encore beaucoup de progrès à faire, d'Européens à Africains. Et c'est pourquoi il est regrettable que, devant une oeuvre aussi importante, aussi délicate, que la culture dirigée des rives du Niger,

l'administration ait pratiquement abdicqué. Elle se doit de reconsidérer le problème, de réviser les postulants et .../...

.....
- 50-

les calculs qu'on lui présente, de placer l'O.N. en des mains hautement expertes, bienveillantes et désintéressées.

Signé : M. SAVINEAU¹⁸

GAO, le 15 Décembre 1937

¹⁸ Denise Savineau signa les trois premiers rapports 'M. Savineau'.